

Faut-il brûler les manuels?

La littérature, c'est ce qui s'enseigne, disait Barthes. On pourrait dire, en forçant un peu la formule, que la littérature, c'est ce que diffusent les manuels scolaires. Qu'est-ce la littérature, pour la plupart des gens, sinon ce corpus plus ou moins délimité que l'on trouve dans les ouvrages qui se donnent pour fin de la vulgariser? Et quel meilleur critère pour déterminer l'accession d'une oeuvre dans le champ des «grands textes» que son entrée dans les manuels? Certes, une telle manière de voir, éminemment sociologisante et «bourdieusienne», a quelque chose d'un peu désespérant, et il faut sans doute refuser que la belle étiquette de littéraire soit fonction de seuls choix extrinsèques au contenu des oeuvres. Il n'en reste pas moins que les manuels scolaires jouent, dans la transmission de l'image que nous nous faisons de la littérature, un rôle capital.

Longtemps, c'est-à-dire en gros jusqu'aux environs des années cinquante, il a existé deux sortes de manuels: l'anthologie (que l'on baptisait aussi jadis «florilège», «spicilège», «chrestomathie» ou «recueil de morceaux choisis»), et le manuel d'histoire littéraire, qui se présentait comme une somme plus ou moins exhaustive des savoirs utiles en matière de littérature. Les «Lagarde et Michard», qui datent des années 50, firent dès leur paru-

tion l'effet d'une bombe: pour la première fois, professeurs et élèves pouvaient disposer d'un manuel unique, conjuguant savoir historique, biographies d'écrivains, choix de textes et questions pour la classe. Qui plus est, ce manuel tranchait avec l'austérité de ses prédécesseurs: l'illustration y faisait son entrée en force, bientôt agrémentée par la couleur. La formule, c'est le cas de le dire, fit école. Les années 50 et 60 virent fleurir diverses collections (telles en Belgique, la série des «Modèles français» et celle des «Peperstraete et Vasteels») qui tentèrent toutes, avec des succès divers, de concurrencer le monument que constituait désormais le manuel des éditions Bordas.

Le «Lagarde» régna ainsi en monarchie absolue sur l'Ecole pendant près de vingt ans. Puis vint soixante-huit, et ce règne fut ébranlé. On se mit à démythifier tous azimuts; l'histoire littéraire devint suspecte de réductionnisme et de connivence avec des valeurs désuètes (l'homme garant de l'oeuvre, le sens reflet du réel et de la vie, la littérature expression de l'humanisme éternel); les manuels qui assuraient la perpétuation de son enseignement tombèrent de leur piédestal. Convaincus de l'obsolescence des manuels dont ils s'étaient jusque là nourris, beaucoup d'enseignants décidèrent de se pas-

ser purement et simplement de tout manuel, préférant la liberté du stencil, puis de la photocopie, à la clôture du livre tout fait.

On connut alors durant les années 70 une phase de rénovation et d'inventivité qui eut des effets hautement bénéfiques. Le recours aux feuilles volantes permit de concevoir le cours de français comme un «parcours» traversant des allées multiples et toujours nouvelles. Mais cette liberté comportait un risque: celui de voir le texte littéraire soumis aux aléas d'un support peu attrayant et non durable. N'était-il pas paradoxal de recourir à des documents jetables dans un cours dont l'objet premier était de susciter le goût de la lecture et le plaisir du texte? Conscients des limites que les manuels imposaient à leur liberté, maints enseignants se rendirent néanmoins compte que ces ouvrages avaient au moins l'avantage d'offrir à l'élève une image relativement séduisante de la littérature, tout en mettant à sa disposition quantité de textes non vus en classe qu'il aurait le loisir d'explorer à sa guise. Encore fallait-il que les manuels s'adaptent à l'évolution de la littérature et des méthodes d'enseignement.

Pour répondre à ce besoin, une nouvelle génération de manuels à la présentation alléchante a émergé ces quinze dernières années. Le souci d'ouvrir le champ de la littérature à une série de phénomènes et de fonctionnements encore tenus dans l'ombre par l'Ecole s'y affiche nettement. Certains ouvrages, comme ceux de la série «Littérature et langage» de chez Nathan, ont redistribué la matière littéraire sur une base à la fois générique (le roman, le récit non romanesque, la poésie, le cinéma, etc.) et conceptuelle (l'intrigue, l'espace et le temps, le personnage, etc.);

d'autres, comme la série «Textes et contextes» chez Magnard ou la série «Littérature» chez Nathan, ont maintenu la présentation chronologique, mais adopté un ton neuf, en introduisant des auteurs et des textes jadis censurés et en établissant de multiples rapports entre des oeuvres d'époques et de genres différents.

Si l'étroitesse du marché potentiel des manuels ne permet guère, en Belgique, une telle abondance, la qualité et l'originalité ne sont pas en reste. A preuve le «coup» que constitue la parution récente et quasi simultanée de l'anthologie **Textes en archipel** de Maurice Hambursin chez De Boeck (véritable mine de parcours à entrées multiples) et de la collection de microanthologie «Séquences» chez Didier-Hatier, qui s'est lancée dans l'exploration d'une série de genres littéraires particulièrement riches en opportunités didactiques (le mythe, le conte, la nouvelle, le fantastique, le récit de vie).

Devant une telle diversité, il n'est plus justifié aujourd'hui de ranger les manuels au rayon des souvenirs. Il n'en reste pas moins que, comme le fait remarquer Marc Lits dans le dernier numéro de la revue **Français 2000** (numéro précisément consacré aux manuels), le recours au livre scolaire doit désormais s'assortir d'une certaine distance critique: tout élève devrait apprendre que s'il est un véhicule privilégié du savoir littéraire, le manuel de français n'en présente jamais qu'une conception orientée, et donc relative. Faire des livres - de tous les livres - le point de départ d'un débat, n'est-ce d'ailleurs pas là l'un des enjeux essentiels du cours de français?

Jean-Louis Dufays